

roman noir

LIBERA ME



Nina Laurenty

Nina Laurenty

Libera me

© Nina Laurenty, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2264-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Silence.

Tout est silence.

Pourtant, si l'on écoute bien, on distingue d'abord le chant des grillons, la flûte d'un crapaud.

Et puis, un renard glapit dans le lointain.

Peut-être.

Peut-être en chasse pour ses petits ?

Peut-être.

Et puis, si l'on tend bien l'oreille, c'est le ruisseau qui murmure sa berceuse.

Ou bien, serait-ce un chant ténu qui monte vers les étoiles ?

Si ténu qu'on croit avoir rêvé.

24 juin. Patient numéro un

— C'est à moi ?

— Installez-vous je vous en prie.

— Parfait. Alors j'y vais.

L'homme sort de sa poche un paquet de lingettes désinfectantes et se met à frotter le fauteuil méticuleusement, avec de petits gestes circulaires.

Deux bonnes minutes s'écoulent. J'attends patiemment que le rituel de ce maniaque soit terminé. Cela fait bientôt deux ans qu'il est en thérapie avec moi et rien n'avance. Deux ans que ce pauvre fauteuil subit le même sort.

Ça y est. Il s'installe enfin, affichant toujours le même sourire obséquieux, et déclare :

— Avant tout, et là je pense que vous serez d'accord avec moi, j'ai compris que jusqu'ici je me suis mépris sur ma personne.

C'est parti me dis-je. Décidément ce type est insupportable.

— Je vous écoute.

— Bien. Je vais aller à l'essentiel, enchaîne-t-il. J'ai fait un rêve tout à fait étonnant, vous en conviendrez.

— Vous avez toute mon attention, lui dis-je en fermant les yeux.

— J'y vais donc. Voilà. C'est le matin, je m'appête à partir à mon travail, je jette un dernier coup d'œil dans le miroir de l'entrée pour vérifier mon image.

Jusque là tout est normal. Voyez-vous c'est ainsi que je procède chaque jour, mais, à ce moment je reste pétrifié car qui croyez-vous qui apparaît dans le miroir ?

Sa mère bien entendu, me dis-je en me laissant glisser dans le sommeil.

— Ma mère ! Ma mère est là ! Elle me regarde, les yeux écarquillés. Et...une petite veine bleue palpite à son cou délicat. Ce qui me fait penser au jabot d'un oiseau paniqué. On sursaute avec un petit cri. On se toise. C'est elle qui parle d'abord. Elle me dit : « Tu as eu peur mon chéri ? ». Et moi je lui réponds : « Mais non c'est toi ! C'est toi qui as eu peur de toi. ». Alors elle se met à glousser, puis éclate d'un rire tonitruant qui me vrille les oreilles. Si bien que je suis obligé de plaquer ma main sur sa bouche pour qu'elle se taise enfin et...

Docteur Deweryn ? Vous m'écoutez ? Que pensez-vous de mon rêve ?

J'ouvre les yeux. Un coup d'œil à la pendulette. Bordel je me suis assoupie. Peut-être dix minutes, je ne sais pas. C'est la première fois que je baisse la garde avec un patient. Je dois reprendre le contrôle, vite, avec ce type qui me détaille en insistant :

— Que pensez-vous de ce rêve Docteur Deweryn ?

Cette façon qu'il a de prononcer « Docteuuur » me révulse.

— Mais c'est à vous de me le dire cher Monsieur, c'est vous qui détenez la clé de vos rêves. Nous verrons cela la prochaine fois.

Le congédier vite, me débarrasser de ce foutu narcissique. Le refiler à un confrère. C'est alors qu'une image pirate fait irruption dans mon esprit : « Leboncoin. À céder, deuxième main. Patient narcissique, ennuyeux à mourir. Urgent. » Et j'éclate de rire. Un rire dur, métallique, qui traverse l'espace entre lui et moi, pour aller se fiché droit entre ses deux yeux.

Son sourire s'efface d'un coup. Je me sens soulagée, à tel point que je pourrais cracher dans mes mains comme ça : Taf Taf. Lui dire « J'ai gagné la partie mon gars c'est quand tu veux. Allez on remet ça ? » Au lieu de quoi, de ma voix la plus suave, je susurre :

— À mercredi prochain. Sans faute.

Il me serre la main, une main de reptile me dis-je. Puis il me tend son chèque ainsi que le ferait un client satisfait des services d'une prostituée.

Envie de vomir.

Je referme la porte, laisse échapper un « sac à merde ! », me précipite à la petite salle de bains. La crise arrive. Spasmes. Je dois me laver. Arracher mes vêtements, ma peau, frotter, frotter jusqu'au sang. Je dois tout effacer. Pas de trace de lui. Me laver. Respirer. Me laver. Respirer. Me calmer. Me calmer.

Qu'est-ce qui se passe ?

C'est la première fois qu'un patient me met hors de moi, je ne comprends pas. Surtout ne rien dire à Bob.

Le sang tambourine furieusement à mes tempes et je décide que tout ceci n'est qu'une affaire d'hormones. C'est tout.

— Madame Deweryn votre mari au téléphone !

Voilà. Retour direct à la vraie vie. C'est « Cathy » la réceptionniste.

Elle toque à la porte, tel un Pic vert, dans la forêt profonde.

Depuis combien de temps m'appelle-t-elle ainsi ? Deux minutes ? Cinq minutes ?

Je déteste sa voix. Toujours à chuchoter, s'excuser d'être là. Elle m'horripile et réveille chez moi de méchantes pulsions. Envie de la bousculer, comme ça, de la pincer, pour voir, sans raison véritable. Je déteste tout ça.

J'ouvre la porte d'un coup sec. On ne sait jamais, peut-être va-t-elle s'affaler, casser son drôle de nez pointu. Mais non ! Elle se tient là, droit dans ses bottes, sanglée dans son tailleur gris impeccable. Pas une tache, pas un cheveu qui dépasse. Nickel. Fidèle au poste quoi qu'il arrive.

Je grommelle : « C'est bon Cathy, dites à Bob que je rappelle dans un quart d'heure. »

Elle ne bouge pas. « Je termine un dossier, vous dis-je ! »

Alors que je m'apprête à refermer la porte, je réalise qu'elle a les yeux rivés sur mon bras gauche. Du sang s'égoutte d'une large estafilade sur mon poignet.

Vertige. Sueurs froides. Jambes en coton.

Qu'ai-je donc fait ?

Cathy pousse un petit cri et bredouille :

— Madame Deweryn, Madame Deweryn vous êtes blessée ?

Pour me calmer, je dois compter.

Tout.

Les lignes sur le plancher, les nœuds du bois sur les lattes, les craquelures, les fissures minuscules des murs, les grains de beauté sur mes bras, les pages de mon carnet.

N'importe quoi mais je compte, lentement, patiemment, méthodiquement.

Jusqu'à – l'oubli.

Et le calme revient.

Ça y est.

Je peux affronter la rue, le métro, les odeurs, les gens sans regard, ceux aux yeux affamés, les pigeons morts, les chiens efflanqués des tendeurs de mains.

Nous faisons tous partie de cette immense blessure.

Puis peu à peu la musique s'invite : une fugue de Bach. L'équilibre.

Nos cœurs tapent à l'unisson un rythme parfait, et la blessure ne suinte plus.

La grande plaie est cautérisée.

Pour le moment.

24 juin. L'anniversaire

« Joyeux anniversaire Lisa ! »

Chants, éclats de rire, embrassades. On me presse, m'étreint, me félicite, me propulse de l'un à l'autre, jusqu'aux bras protecteurs de Bob.

— Joyeux anniversaire ma douce.

Mon mari préside la grande table fleurie :

— Fleurs des champs pour un petit coquelicot.

Dit-il en m'embrassant longuement, goulûment, jusqu'à ce que :

« Trois, quatre. Un discours ! Un discours ! »

Scandent les invités dirigés par Maud, la sœur de Bob. Une Maud de quarante-cinq ans, élégamment liftée, magnifique dans sa longue robe *Dior*.

Je me demande combien de temps ils ont pu passer à répéter une telle chorégraphie ?

On dirait la scène d'un film...Mais lequel ?

C'est alors que Bob fait tinter son verre pour prendre la parole :

— Silence, silence, je vous en prie mes amis.

Il sourit, montre des dents de conquérant. Irrésistible Bob. Cinquante ans, la force de l'âge, comme on dit. Je t'aime tant. Tu traces ta route, toutes voiles en avant, un mètre quatre-vingt-cinq de charme, de muscles, de neurones. C'est si bon d'être dans ton sillage.